

LA SOCIÉTÉ POSTMORTELLE

Du même auteur

L'Empire cybernétique
Des machines à penser à la pensée machine
Seuil, 2004

Nanotechnologies et société
Enjeux et perspectives : entretiens avec des chercheurs
Boréal, 2010

CÉLINE LAFONTAINE

LA SOCIÉTÉ POSTMORTELLE

La mort, l'individu et le lien social
à l'ère des technosciences

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-111768-4

© Éditions du Seuil, septembre 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Remerciements

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à l'endroit de mon éditeur, Jean-Claude Guillebaud, qui a cru avec enthousiasme à ce projet et qui l'a rendu possible. Un grand merci à Arnaud Sales qui, à titre de directeur du Département de sociologie de l'université de Montréal, m'a accordé un allègement d'enseignement pour poursuivre cette recherche. Je remercie le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada de m'avoir octroyé les ressources financières nécessaires à la réalisation de ce livre, dans le cadre d'un projet sur l'imaginaire des nanotechnologies. Impossible de passer sous silence le travail minutieux et essentiel de mon assistante de recherche, Sylvie Martin. Recherches bibliographiques, transcription de notes, synthèse de lecture, révision et traduction, elle a effectué chacune de ces tâches avec professionnalisme et passion, qu'elle soit assurée de ma gratitude. Je désire aussi souligner la participation de mes assistantes de recherche, Michèle Robitaille et Daphné Esquivel Sada, à mes travaux sur les nanotechnologies. Un merci tout amical à Jean Robillard qui a lu et commenté le manuscrit dans son entier, ses lumières ont grandement été appréciées. Toute mon affection à mes parents dont le soutien est, depuis toujours, constant. Finalement, mes pensées vont à mon mari, Yan Breuleux, qui, une fois de plus, m'a accompagnée tout au long de cette aventure et encore bien plus.

À ma fille, Marguerite

Introduction

« Tâchons d'entrer dans la mort les yeux ouverts. »
Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*

On ne badine pas avec la mort. L'épaisseur philosophique des questions qu'elle soulève oblige à la plus grande prudence lorsque l'on s'aventure jusqu'à ses bords. Laisant aux théologiens, aux philosophes et aux poètes la tâche d'explorer l'étendue infinie des territoires spirituels et existentiels qu'elle recoupe, on se limitera dans les pages qui suivent à observer ses reflets dans le miroir de la vie sociale. De la mort en tant que telle on ne dira presque rien, si ce n'est qu'elle hante, depuis l'aube de l'histoire, la conscience collective des sociétés humaines au point que l'on a dû ériger des remparts symboliques pour s'en préserver. Gravée dans l'argile, *L'Épopée de Gilgamesh* a traversé les millénaires pour témoigner du fait que l'aventure humaine est indissociable de la reconnaissance de la finitude, que cette dernière est la marque de l'humanité : « La vie que tu poursuis se dérobe devant toi, tu ne l'atteindras jamais. Lorsque les dieux ont créé l'homme, c'est la mort qu'ils lui ont donnée en partage, et c'est pour eux, jalousement, entre

leurs mains, qu'ils ont gardé la vie¹. » Près de cinq mille ans après la révélation faite à Gilgamesh du caractère inéluctable de la mort, du destin qu'elle représente pour chaque être humain, Martin Heidegger en a tiré toute la profondeur philosophique en définissant l'être humain comme un *être-pour-la-mort*². Temporellement inscrite dans la perspective de sa fin, l'existence individuelle ne trouve son sens que dans la reconnaissance de sa durée limitée ; ainsi se résument les fondements d'une philosophie de l'existence. Nul besoin de se hasarder plus loin sur ce terrain, si ce n'est pour souligner l'aporie historique qu'il recouvre. Tandis que l'existentialisme philosophique emblématique du xx^e siècle place en son centre la question de la finitude, cette dernière disparaît lentement de l'horizon symbolique, culturel et social, faisant de la mort une réalité cachée et déniée ou à tout le moins socialement insensée. C'est à cette disparition et à ses conséquences sociohistoriques que ce livre est consacré.

Nombreux sont les historiens, sociologues et anthropologues à avoir fait le constat du déni de la mort dans les sociétés occidentales modernes et à avoir signalé les écueils qui sous-tendent un pareil oubli. Refaisant de manière synthétique le parcours de ceux qui se sont penchés sur le destin de la mort en Occident, la première partie de ce livre s'attache à retracer les liens existant entre le statut symboliquement accordé à la mort et l'institution du lien social, notamment en ce qui a trait à l'expression de l'individualité. Deux grandes lignes de fond se dégagent de l'obser-

1. *Le Chant de Gilgamesh*, Montréal, Lanctôt Éditeur, coll. « PCL », 1998, p. 56, trad. par Jean Marcel.

2. Pour une analyse du statut de la mort dans la philosophie de Heidegger et plus globalement dans l'histoire de la philosophie occidentale, voir l'ouvrage de Bernard N. Schumacher, *Confrontations avec la mort. La philosophie contemporaine et la question de la mort*, Paris, Éd. du Cerf, 2005.

vation sociohistorique de l'évolution du rapport à la mort dans les sociétés modernes. La première concerne les conquêtes successives de la médecine et de la science biomédicale qui livrent, depuis plus de deux siècles, un combat acharné contre la mort. Faire reculer la mort, agir sur ses causes, en modifier les frontières, contrôler l'ensemble de ses paramètres, comprendre son processus afin de prolonger le plus longtemps possible la vie, voire dépasser les limites temporelles assignées à l'existence humaine : tels sont les objectifs poursuivis sans relâche par les autorités scientifiques et politiques, au point que la santé est devenue l'une des préoccupations majeures de nos sociétés. La seconde ligne de fond qui se détache de l'examen du rapport à la mort dans les sociétés modernes correspond au processus de désymbolisation qui, depuis la Seconde Guerre mondiale, tend à faire de cette donnée anthropologique première un phénomène insignifiant. Repoussée dans la sphère intime, la mort se désocialise, entraînant par là même un effritement du lien social. La laïcisation de la société, le vieillissement de la population, l'individualisme et le culte de la performance contribuent, à des degrés divers, au refoulement social de la mortalité.

Dresser un portrait sociologique du monde contemporain à partir du double processus de déconstruction scientifique et de désymbolisation de la mort, telle est l'ambition de ce livre. Du statut de la subjectivité à l'emprise grandissante du contrôle biomédical, de la révolution démographique à la culture du moi, de l'âgisme aux avancées des technosciences, les multiples avenues qu'emprunte cette analyse s'inscrivent dans une démarche intellectuelle qui s'apparente à ce que le sociologue britannique Nikolas Rose nomme « une cartographie du présent ¹ ». Il s'agit en fait d'établir

1. Nikolas Rose, *The Politics of Life Itself. Biomedicine, Power and Subjectivity in the Twenty-First Century*, Princeton (New Jersey), Princeton University Press, 2007.

des liens entre des tendances en apparence contradictoires, ou qui semblent à tout le moins indépendantes, afin de brosser un portrait global du présent. Une telle démarche de synthèse et de recouplement peut sans doute paraître impressionniste, mais elle a le mérite de rendre visible un mouvement diffus qui traverse la société dans son ensemble et qui autrement demeurerait inintelligible dans toute sa complexité. Une pareille entreprise n'est crédible qu'à condition de délimiter très clairement ses balises. C'est pourquoi il convient de préciser que le vocable de « postmortalité » sert uniquement à désigner un nouveau rapport à la mort qui tend à s'affirmer dans nos sociétés. L'emploi du préfixe *post* n'est certes pas anodin, il vise précisément à situer le double processus de déconstruction et de désymbolisation de la mort dans le mouvement global de la postmodernité, prise au sens large d'un nouveau mode de régulation sociétale axé sur la gestion informationnelle et l'opérationnalité technoscientifique¹. La notion de postmortalité réfère plus spécifiquement à la volonté affichée de vaincre techniquement la mort, de « vivre sans vieillir », de prolonger indéfiniment la vie². Mieux vaut donc préciser que l'analyse qui suit ne rend pas compte de la diversité empirique des pratiques liées à la mort dans les sociétés contemporaines, encore bien moins du vécu subjectif des individus qui y sont confrontés. Elle laisse aussi de côté la fascination qu'exerce aujourd'hui la mort dans l'univers médiatique où les cadavres des jeunes soldats américains et canadiens côtoient ceux des millions d'individus victimes de la guerre, de la faim, des épidémies et des catastrophes naturelles. Se trouve également exclue du champ de cette analyse la mort *virtuelle*

1. Michel Freitag, *L'Oubli de la société. Pour une théorie critique de la postmodernité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002.

2. Voir le dossier spécial du magazine *Science & Vie* intitulé « Vivre sans vieillir », n° 1083, novembre 2007, p. 55-72.

INTRODUCTION

des jeux vidéo ainsi que celle qui peuple les écrans sanguinolents du cinéma planétaire.

Pour retracer un courant souterrain qui irrigue de façon significative les multiples canaux de la vie sociale, il faut tout d'abord en dresser un plan global pour ensuite suivre son parcours à la trace. Débutant par une vaste synthèse sociohistorique des transformations du rapport à la mort dans les sociétés modernes, ce livre s'attache par la suite à décrire les étapes successives du mouvement de déconstruction et de désymbolisation conditionnant l'apparition de la postmortalité. Tandis que le deuxième chapitre est consacré aux transformations des frontières de la mort consécutives aux avancées du savoir biomédical, le troisième s'intéresse de manière plus pointue au processus de déconstruction scientifique de la mort comme phénomène irréversible qui s'est opéré à partir de la seconde moitié du xx^e siècle. Montrant à quel point la mort est désormais associée à la vieillesse, le quatrième chapitre expose les contradictions inhérentes à une société vieillissante qui s'est donné pour mission de prolonger la vie le plus longtemps possible. En écho à cette aporie, le cinquième chapitre explore les mouvements technoscientifiques qui militent ouvertement en faveur d'une science anti-âge capable de renverser les mécanismes du vieillissement et, ultimement, d'abolir la mort. Intitulé « Le Retour de la mort », le dernier chapitre rappelle de manière contrastante les problématiques concrètes liées à la mort dans une société qui tend à nier son inexorabilité. Centré sur la figure du mourant, le chapitre effleure les lourdes questions de l'euthanasie et du suicide assisté, faisant ainsi ressortir les enjeux réels de la condition postmortelle. L'étendue et la profondeur des contradictions que la postmortalité draine dans son courant se révéleront alors, ce livre ne fait qu'en dévoiler l'amplitude.

CHAPITRE I

L'horizon de la société postmortelle

« Qui tient la mort tient l'empire. »

Edgar Morin¹

L'humanité commence avec la mort. Si la maîtrise du langage et de l'outil occupe une place centrale dans le processus d'humanisation, c'est indéniablement la conscience prospective de la mort qui délimite l'espace symbolique propre à la culture humaine. En ce sens, la paléontologie nous enseigne que, il y a près de cent mille ans, l'homme de Néandertal marquait déjà son entrée dans la grande famille humaine en recouvrant le cadavre de ses défunts de bouquets de fleurs, comme en témoignent les traces de pollen retrouvées². En accordant un traitement particulier aux morts de son espèce, notre proche cousin manifestait une sensibilité funéraire caractéristique du monde humain. À travers la continuité du temps long et par-delà la diversité des formes de sépultures et des rites funéraires dévoilés par l'archéologie, les contours de l'espèce humaine se dessinent par

1. Edgar Morin, *L'Homme et la Mort*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Points », 2002, p. 276.

2. Claude Gudin, *Une histoire naturelle de la mort*, Lausanne, L'Âge d'homme, 2005, p. 20.

l'importance rituelle accordée à la mort et au passage dans l'autre monde¹. Ainsi, pour reprendre une formule d'Edgar Morin, «la croyance à une vie propre des morts se manifeste à notre connaissance comme un des phénomènes premiers au même titre que l'outil²». Des mythologies primitives aux grandes religions historiques, de l'immortalité de l'âme à la postérité immémoriale des héros, de la résurrection au nirvana, la conscience de la mort et le désir de la transcender sont au fondement même de l'humanité. L'histoire des sociétés humaines peut ainsi se lire comme l'ensemble des «stratégies» visant à donner vie au rêve d'immortalité.

Principe anthropologique premier, la conscience de la mort et les réponses socialement élaborées pour contenir l'inévitable angoisse qu'elle soulève ponctuent le rapport individu/société. Inséparable du processus vital, la mort pose la limite temporelle à l'intérieur de laquelle la vie individuelle prend forme. C'est en ce sens que, pour le sociologue Georg Simmel, «la vie est jusque dans ses aspects les plus intimes, à chaque époque de la civilisation, en étroite interaction avec le sens que l'époque impartit à la mort³». Face à l'inéluctabilité de sa fin, l'individu trouve refuge dans la forteresse idéale de l'immortalité que chaque société dresse afin d'assurer sa pérennité. Freud soutenait d'ailleurs en 1915 que, à l'instar des premiers humains, «notre inconscient ne croit pas à la mort personnelle, il se conduit comme s'il était immortel⁴». Poussant plus loin

1. Jean-Pierre Mohen, «Le propre de l'espèce humaine», in Frédéric Lenoir et Jean-Philippe de Tonnac (dir.), *La Mort et l'Immortalité. Encyclopédie des savoirs et des croyances*, Paris, Bayard, 2004, p. 320.

2. Edgar Morin, *L'Homme et la Mort*, op. cit., p. 33.

3. Georg Simmel, «Métaphysique de la mort», in *La Tragédie de la culture*, Paris, Rivages, coll. «Petite Bibliothèque», 1988, p. 169.

4. Sigmund Freud, «Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort», in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1995, p. 36.

l'analyse des conséquences psychiques de ce déni de la mort, Ernest Becker a montré comment l'angoisse de la mort et la nécessité pour l'individu d'assurer sa survie psychique en la niant se retrouvent à la base de tout édifice culturel¹. Ainsi, « chaque société repose sur un pari d'immortalité² ». Ce dernier fonde l'ordre symbolique à partir duquel se déploie toute organisation sociale.

La mort : un fait social total

Non seulement la conscience de la mort est un principe anthropologique universel, mais le rapport socialement institué à la mortalité constitue un fait social total³. Pris dans son sens large, le régime d'immortalité (mythologique, religieux ou laïque) marque la frontière entre l'ici-bas et l'au-delà. Il trace l'horizon du sens que l'on donne collectivement à l'existence humaine et il assure la continuité de la société à travers le passage des générations. On peut donc dire, à l'instar du sociologue Zygmunt Bauman, que l'immortalité est ultimement un rapport social⁴. Tout comme il s'avère pratiquement impossible de dresser un portrait exhaustif de la diversité des formes données à l'immortalité dans l'histoire humaine, il n'est pas

1. Ernest Becker, *The Denial of Death*, New York, Simon & Schuster, coll. « Free Press Paperbacks », 1973.

2. Georges Balandier, « D'une espérance à l'autre. L'émergence de l'homme amortel », in *La Mort et l'Immortalité*, *op. cit.*, p. 880.

3. Faisant écho au concept de « fait social total » développé par Marcel Mauss dans son célèbre essai sur le don, Louis-Vincent Thomas montre comment le rapport socialement institué à la mort traverse toutes les dimensions de la vie sociale : économique, religieuse, juridique, familiale et subjective. Voir à ce sujet *Anthropologie de la mort*, Paris, Payot, 1975, p. 44.

4. Zygmunt Bauman, *Mortality, Immortality and Other Life Strategies*, Stanford (Californie), Stanford University Press, 1992, p. 55.

question d'analyser ici toutes les dimensions sociologiques pouvant s'y rapporter. Il importe toutefois de rappeler que, à travers ses multiples manifestations historiques, le régime d'immortalité est constitutif des rapports sociaux, par le biais notamment du pouvoir religieux qui assure le passage entre le monde des vivants et le monde des morts. S'il est vrai que «c'est l'homme social qui construit des pyramides et des sépultures, qui imagine des rites funéraires», c'est ce même «homme social» qui instaure le pouvoir politique et économique¹. Immortalité et pouvoir sont étroitement liés².

Contredisant l'adage populaire selon lequel «nous sommes tous égaux devant la mort», l'histoire et la sociologie montrent très clairement qu'il en va tout autrement dans la réalité. Qu'il soit question de la diversité des formes de sépultures existant à l'intérieur d'une même société (du panthéon aux fosses communes), de l'inscription du statut social à travers les rites funéraires (des obsèques nationales aux enterrements les plus simples) ou encore de la différence du taux de mortalité observée en fonction de la classe sociale, il est indéniable que la mort et le régime d'immortalité participent à la reproduction des rapports hiérarchiques qui, à chaque époque, structurent la société. Le sociologue Claude Javeau résume parfaitement ce phénomène: «Il n'y a égalité devant la mort ni avant, ni pendant, ni après le mourir³.» Vu sous cet angle, on comprend bien que le rapport à la mort et le régime d'immortalité participent de l'organisation sociale, qu'ils sont constitutifs des rapports sociaux. On peut donc postuler qu'un changement radical du régime d'immortalité correspond à

1. Jean Ziegler, *Les Vivants et la Mort*, Paris, Éd. du Seuil, coll. «Points Essais», 1978, p. 21.

2. Louis-Vincent Thomas, *Mort et Pouvoir*, Paris, Payot, 1978.

3. Claude Javeau, *Mourir*, Bruxelles, Les Éperonniers, coll. «Sciences pour l'homme», 2000, p. 35.

un changement de type de société. En ce sens, la postmortalité que l'on tente ici de cerner suppose une véritable mutation sociétale. Avant d'en dresser les grandes lignes, il convient toutefois de s'arrêter un moment sur le rapport mortalité/individualité.

L'individu, la mort et la société

La mort est affaire d'individu, les espèces sont en elles-mêmes potentiellement immortelles. Chez l'humain, la conscience prospective de la mort donne un caractère tragique à cette réalité biologique. Comme Simmel l'a si bien décrit, la vie n'existe qu'à travers l'incarnation des existences individuelles, et c'est en cela qu'elle est inséparable de la mort¹. Ainsi, chaque culture donne, à travers son histoire, une forme particulière à l'expression de l'individualité, et cette dernière est étroitement liée au régime d'immortalité². Adoptant une perspective anthropologique large, Edgar Morin a mis au jour ce rapport fondamental existant entre les formes d'expression de l'individualité et le régime d'immortalité². Dans une culture animiste, par exemple, où les liens entre vivants et morts s'inscrivent dans une logique de continuité et de dialogue, la construction sociale de l'individualité diffère nécessairement de celles qui sont issues des grandes religions bibliques où il existe une séparation nette entre l'ici-bas et l'au-delà. Alors que dans l'animisme l'individu apparaît comme partie prenante d'un tout organique regroupant un ensemble d'êtres hétéroclites morts ou vivants (humain, animal, chose), les religions du Livre, et tout particulièrement le christianisme,

1. Georg Simmel, « Métaphysique de la mort », in *La Tragédie de la culture*, *op. cit.*

2. Edgar Morin, *L'Homme et la Mort*, *op. cit.*

accordent une place centrale à l'individualité comme valeur. Dans la tradition chrétienne, seul l'individu, pris séparément, peut transcender la mort et accéder à l'immortalité. Sans entrer dans des détails philosophiques, il est important de mentionner que les grandes spiritualités orientales telles que le brahmanisme et le bouddhisme interprètent pratiquement à l'inverse le rapport individualité/mortalité : puisque seul l'individu meurt, c'est en dissolvant l'individualité subjective dans un cosmos intemporel que l'on peut atteindre l'immortalité¹.

Dans son étude magistrale sur l'histoire de la mort en Occident, l'historien Philippe Ariès a montré comment, selon les époques, l'attitude devant la mort correspond de manière générale « aux variations de la conscience de soi et de l'autre », c'est-à-dire au statut collectivement accordé à l'individualité². En Occident, les transformations du régime d'immortalité et des attitudes devant la mort depuis la fin du Moyen Âge vont précisément dans le sens de l'affirmation de l'individualité comme valeur. L'individualisme moderne est en fait indissociable du régime d'immortalité institué par l'universalisme chrétien. Dans *L'Échange symbolique et la Mort*, Baudrillard soutient en ce sens que « l'immortalité de l'âme joue tout au long du christianisme comme mythe égalitariste, comme démocratie de l'au-delà face à l'inégalité mondaine devant la mort³ ». Sur cette question, c'est assurément Max Weber qui a démontré de la façon la plus convaincante les liens entre l'individualisation de la conscience de soi portée par le protestantisme et le développement d'une ascèse d'accumulation et de production propre au capitalisme

1. *Ibid.*, p. 247-248.

2. Philippe Ariès, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Points Histoire », 1977, p. 11.

3. Jean Baudrillard, *L'Échange symbolique et la Mort*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1976, p. 199.

*La vieillesse,
nouveau visage de la mort*

Sans doute l'une des plus profondes et des plus durables révolutions ayant marqué l'histoire humaine, la transition démographique qui caractérise notre époque entraîne une redéfinition complète de notre rapport au temps et à la mort. Issu d'un double mouvement de déclin de la fécondité et de la mortalité, le paysage démographique des sociétés développées s'est radicalement métamorphosé durant la seconde moitié du xx^e siècle¹. Oscillant autour de quatre-vingts ans au Japon et dans la majorité des pays occidentaux, l'espérance de vie prolongée est devenue le symbole même de la modernité et du progrès². Attesté par la proportion de plus en plus importante des personnes âgées de soixante-cinq ans et plus, le vieillissement de la population est un phénomène statistiquement avéré, dont les conséquences sociétales sont encore à définir et à analyser³. L'un des impacts les plus directs et les plus visibles de cette mutation démographique est le retranchement de la mort « dans la province du grand âge⁴ ». Dans un article intitulé « The Transformation of Dying in Old Societies », le sociologue Clive Seale soutient que l'association de la mort à la vieillesse transforme non seulement la manière de concevoir la mort,

1. Je m'appuie ici sur la thèse de Paul Yonnet, *Le Recul de la mort*, présentée au premier chapitre.

2. Pour un aperçu détaillé de l'espérance de vie à l'échelle internationale, voir l'article de Gilles Pison, « Tous les pays du monde (2007) », *Population & Sociétés*, n° 436, juillet-août 2007.

3. *Ibid.*

4. Clive Seale, « The Transformation of Dying in Old Societies », in Malcolm L. Johnson (dir.), *The Cambridge Handbook of Age and Ageing*, Cambridge (New York), Cambridge University Press, 2005, p. 378.

mais aussi la façon de mourir et l'expérience de la fin de vie¹. Alors que jusqu'au début du xx^e siècle la mort hantait les berceaux, s'attaquant aux nourrissons et aux femmes en couches, elle se présente désormais sous les traits d'un vieillard fragile et malade attendant patiemment que la Grande Faucheuse vienne le prendre à son tour. Au-delà de la caricature, il est vrai que jusqu'à tout récemment l'allongement de l'espérance de vie dans les sociétés développées était, comme on l'a vu au premier chapitre, essentiellement dû à la baisse de la mortalité maternelle et infantile. Les conditions générales d'existence permettaient aussi à la mort de sévir tout au long du parcours de vie, de sorte que seul un nombre relativement restreint d'individus atteignait ce que l'on nomme parfois « l'âge d'or² ».

La part toujours grandissante des personnes âgées dans les sociétés développées est le résultat tangible de l'amélioration générale des conditions de vie et de la mise sur pied des systèmes de santé publics au cours du siècle dernier. Directement liée aux campagnes de vaccination, au développement des antibiotiques, aux mesures sanitaires et à la purification des eaux, la chute drastique des taux de mortalité entre 1900 et 1970 a ainsi permis à une majorité d'individus de franchir l'âge de la retraite. Cet allongement du parcours de vie a pour effet de modifier considérablement le rapport à la mort, dans la mesure où cette dernière se présente sous des formes relativement nouvelles, comme l'atteste l'augmentation fulgurante des maladies dégénératives telles que le cancer, la maladie de Parkinson et la maladie d'Alzheimer. Jusqu'à la seconde moitié du xx^e siècle, la plus importante cause de mortalité, si l'on excepte la guerre,

1. *Ibid.*

2. Malcolm L. Johnson, « The Social Construction of Old Age as a Problem », in *ibid.*, p. 569.